

Emmanuel Bove
LE PRESENTIMENT

ROMAN

Préface de Marie Darrieussecq

Éditions Le Castor Astral

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-7578-1226-6
(ISBN 2-85920-684-1, 1^{re} publication
ISBN 2-02-037870-1, 1^{re} publication poche)

© Éditions Le Castor Astral, 1991
et © Points, 2009, pour la préface

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

AVERTISSEMENT

l'œuvre d'Emmanuel Bove, tant au niveau de la thématique qu'au point de vue proprement stylistique.

Raymond COUSSE
Jean-Yves REUZEAU

*Les hasards de l'édition provoquent parfois de curieuses coïncidences. Ainsi en fut-il pour l'édition originale du *Pressentiment*, d'Emmanuel Bove.*

Dans leur numéro 172, d'octobre 1935, les Œuvres libres (« recueil littéraire mensuel ne publiant que de l'inédit ») présentaient ce « roman inédit et complet ». Or, le même mois, les éditions Gallimard (alors sises au 43, rue de Beaune) publiaient le même récit, dans une version quelque peu différente et pouvant apparaître comme définitive. C'est cette version que nous présentons ici. Elle révèle pratiquement à chaque page d'assez nombreuses retouches de détail. Charles Morice, le personnage principal, devient Charles Benesteau, et divers noms de lieux sont modifiés. Au-delà de ces changements, de sensibles remaniements sont décelables. L'étude comparative de ces deux étapes d'un même texte s'avère extrêmement intéressante, apportant de précieuses indications sur le mode d'écriture de l'auteur.

Ce phénomène est d'autant plus significatif qu'il est révélé dans l'un des écrits les plus caractéristiques de

Pourquoi il faut lire Emmanuel Bove

Charles Benesteau est un homme qui se bat contre les idées toutes faites et les vies toutes tracées. Son combat, discret mais opiniâtre, consiste en un retrait. Benesteau est une sorte de Bartleby de la vie sociale – il *préférerait ne pas*. Comme le personnage de Melville, mais en moins spectaculaire, ce bourgeois parisien opère un repli, qui est d'abord géographique : il quitte le riche boulevard de Clichy pour s'installer rue de Vanves, derrière la gare Montparnasse, autant dire sur une autre planète : « un des plus sinistres quartiers de Paris ». Aujourd'hui chic et rebâti, le XIV^e arrondissement était à l'époque – les années 1930 – une zone ouvrière semi-ruinée, ponctuée de taudis et de *squats* avant l'heure. À une question de son ex-épouse lui demandant s'il habite bien « près de la porte d'Orléans », Charles répond qu'il ne faut rien exagérer. Il loue un trois-pièces décent, à deux pas des crêperies de la rue de la Gaieté et des bistrots de la rue d'Odessa. Il va souvent se promener au jardin du Luxembourg et il descend, à pied, jusqu'au boulevard Saint-Michel. Son exil reste mesuré, et Charles s'étonne surtout de l'étonnement qu'il provoque.

III

Ce n'est pas tant l'abandon de sa carrière d'avocat, qui agace sa famille, que son déclassement au milieu des concierges, des blanchisseuses et des cheminots. Charles renonce à l'héritage, à l'usine paternelle, au foyer conjugal, à la vie mondaine, à la conversation. À sa maîtresse, aussi, qui complétait le programme bourgeois. Personne ne fait d'éclats, les liens se dénouent dans une apparente torpeur – élégance, ou indifférence. Dans les faits, épouse, sœur, frères et maîtresse reviennent sans cesse à la charge pour guérir Charles de sa lubie. Ils frappent à sa porte, calculent, complotent, mentent. Le conseil de famille finit par diagnostiquer une maladie des nerfs. On attend que la crise passe : à force de manœuvres, on espère que le fugitif revienne à la raison, à la maison, et à des jours tranquilles boulevard de Clichy.

Pourquoi a-t-il tout quitté ? Le roman ne donne qu'une réponse, laconique, presque puérile : « il trouvait le monde méchant ». Ce discours fait très mauvais effet sur sa famille. On renvoie Charles à toutes les raisons qu'il a d'être heureux, on le sermonne comme un enfant, on lui dit de manger son potage bourgeois. De son enfance le roman ne donne qu'un aperçu : l'unique image d'une mère aimante – « gentille ». Mais la gentillesse n'est pas une valeur dans l'univers d'origine de Charles. Il va découvrir qu'elle ne l'est pas non plus dans les autres classes sociales. D'un bord à l'autre du monde, sa propre bonté est prise pour de l'idiotie. Il s'agit de profiter vite de ce benêt de Benesteau, avant que d'autres découvrent le filon.

La première scène le montre contemplant des jeux d'enfants, avec « l'expression attendrie d'un père à qui la mort aurait ravi un fils ». Il n'y a pas de tel drame dans son passé linéaire ; pourtant, il s'agit bien d'un père qu'on a privé de sa paternité. L'éducation donnée par sa femme à ses fils les a éloignés de lui. D'ailleurs il a toutes les raisons de penser qu'il n'est pas leur vrai père. Mais là encore, gentiment, calmement, il a accepté de jouer son rôle, déployant un amour qui culmine dans la fausse alerte de la maladie du fils – autre calcul sordide pour le ramener.

Mais Charles, rue de Vanves, est devenu ermite. Il découvre qu'il aime être seul. Il écrit ses souvenirs, assis devant sa fenêtre. Il sait que sa vie n'a rien d'extraordinaire, il note des détails. Un jour d'exaltation, il entrevoit pourtant ce que cela pourrait être, écrire : « un grand projet, donner à ses souvenirs un sens beaucoup plus général ». Exactement à ce moment-là, la concierge à nom d'hôpital, Mme Bichat, frappe à sa porte. Désormais la vie de Charles ne sera plus que demandes, exigences déguisées en services, harassants malentendus, et pour finir, accusations.

Aucun angélisme social, chez Emmanuel Bove. Les concierges sont aussi odieuses que les bourgeoises, et la misère, en plus, les enlaidit. Eugénie, la bonne, n'est peut-être brave que d'être demeurée. Juliette, la pauvre orpheline, est butée, ingrate et sournoise. Léa, la vaillante ouvrière, est une langue de vipère. Et Mme Chevasse, la veuve de guerre aux sacrifices